

La grandeur de l'instant

Avant la fin de l'été de Maryam Goormaghtigh

Gérard Grugeau

Numéro 185, décembre 2017, janvier 2018

2017 – Bilan et découvertes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87199ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (2017). Compte rendu de [La grandeur de l'instant / *Avant la fin de l'été* de Maryam Goormaghtigh]. *24 images*, (185), 29–29.

AVANT LA FIN DE L'ÉTÉ de Maryam Goormaghtigh

LA GRANDEUR DE L'INSTANT

par Gérard Grugeau

Certains films vont droit au cœur de par leur bienveillance envers l'humain, la vie et le paysage. Le premier long métrage de Maryam Goormaghtigh est de cette trempe: en toute simplicité, *Avant la fin de l'été* remplit constamment le cadre de la beauté intrinsèque de ses personnages tout en inscrivant dans chaque plan une présence au monde qui émeut. Sur le mode du *road movie* qui favorise l'intimité, le film suit trois exilés iraniens vivant à Paris qui décident de se rendre à la mer, avec la secrète intention de retenir en France l'un des leurs, désireux de repartir au pays. Sur cette ligne ténue, le récit avance par étapes en empruntant les chemins de traverse, recueillant au passage les confidences de nos trois déracinés, écartelés entre l'ici et l'ailleurs, le proche et le lointain. En proie aux déchirements de leur double appartenance, Arash, Hossein et Ashkan sont dans l'irrésolu et c'est ce territoire intérieur incertain, parfois vécu sereinement, souvent miné, qu'explore la cinéaste avec une tendresse et une acuité de tous les instants. *Avant la fin de l'été* filme ainsi l'entre-deux des regards et des cultures au gré d'un voyage qui se teinte peu à peu d'une sourde mélancolie. Et de haltes routières en terrains de camping et autres fêtes foraines, l'odyssée de notre trio uni par l'amitié de prendre au final des allures de conte oriental se refermant non sans gravité – l'heure des choix déchirants approche – dans l'effusion poétique d'une baignade nocturne sous la lune.

Plus concrètement, cet état d'entre-deux est au cœur même de la démarche de la cinéaste. Entre documentaire et fiction, privilégiant l'improvisation dirigée, Maryam Goormaghtigh construit son film en décroissant les genres. Il en résulte une œuvre hybride aussi stimulante que généreuse, réalisée avec une grande économie de moyens, qui surprend sans cesse par l'aisance de son dispositif. Comme dans le cinéma ouvert d'Abbas Kiarostami ou d'Alain Cavalier (*Plein de super*) que la réalisatrice affectionne particulièrement, l'habitacle d'une voiture devient le lieu de convergence de tous les récits, notamment quand les paysages de couleur ocre font se superposer le lieu d'origine et la terre d'élection. Sans coup de force dramatique et en procédant par de douces ellipses, *Avant la fin de l'été* se plaît à musarder, captant au hasard des discussions l'arrachement à la fois douloureux et libérateur à la culture d'origine, les enjeux du déracinement et du désir d'intégration, la fragilité des rapports entre soi et les autres. Ne négligeant pas les poses au moment de la sieste ou à la nuit tombée, cadrant



souvent ses personnages de dos dans le paysage ou laissant la route défilier, la mise en scène se fait contemplative et cultive les creux, donnant corps à des présences, les rendant palpables et attachantes sous l'œil de la caméra. Ciel étoilé, croissant de lune, chant des grillons: la vie est là, plus grande que soi, accueillant dans son giron l'identité nomade de nos voyageurs en quête d'un point d'équilibre et de liens affectifs durables. Sans compter que, dans le sillage de deux jeunes filles en fleur rencontrées avec la connivence de la cinéaste, le désir amoureux s'invite en chemin à l'occasion d'un concert rock campagnard. Cette latitude d'écriture en points de suspension n'est pas sans rappeler le charme irrésistible de fictions en roue libre comme le *Du côté d'Orouët* de Jacques Rozier. Sans doute parce que, l'air de rien, on y goûte la grâce de l'existence à l'état pur.

Mais que serait l'amour sans la poésie, si importante dans la culture perse? Nourris des pensées d'Avicenne et des textes lyriques d'Hafez où, comme chez le maître Omar Khayyam, l'ivresse des corps et le vin se côtoient volontiers avec impertinence, nos héros suivent les enseignements de la poésie et cherchent leur voie loin de l'emprise de la religion. Là réside aussi l'un des mérites d'*Avant la fin de l'été*, et non des moindres: celui de repousser tous les discours officiels réducteurs pour s'abreuver à la douceur du monde, et ce malgré la loi irrévocable de l'éphémère. Si la pluie est grise à Paris comme le dit l'un de nos déracinés, le cinéma atmosphérique de Maryam Goormaghtigh a tout d'un soleil fraternel qui célèbre la plénitude de l'instant et apaise les tourments. En entretien, la cinéaste évoquait le souhait de retrouver un jour ses personnages et de les filmer en Iran. Pour nous, le rendez-vous est déjà pris. 24